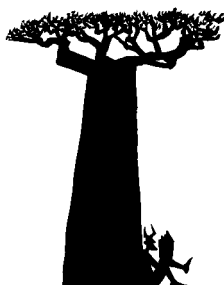


# La Vie sauvage



AU DIABLE VAUVERT

Thomas Gunzig

# La Vie sauvage



## Du même auteur chez le même éditeur

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Prix Victor Rossel

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, Prix des Éditeurs

KURU, roman

10000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, Prix Masterton

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES INCAPABLES, roman, Prix  
triennal du roman

ET AVEC SA QUEUE, IL FRAPPE !, théâtre

BORGIA, COMÉDIE CONTEMPORAINE, théâtre

LA STRATÉGIE DU HORS-JEU, théâtre

ISBN : 978-2-84626-961-2

© Éditions Au diable vauvert, 2017

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*Pour ma fille, Clara*

*Gaspard Hauser chante :  
Je suis venu, calme orphelin,  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes*

Paul Verlaine

## Avant-propos

Ce livre n'a d'autre ambition que de témoigner de ce qui s'est véritablement passé, afin que le lecteur puisse se faire un avis.

J'ai pris le parti de la franchise et de l'honnêteté.

Les noms et les lieux n'ont pas été changés, il était inutile d'essayer de garder ça secret, parce que j'en ai vraiment rien à foutre des conséquences.

# 1.

J'aurais pu commencer cette histoire en racontant comment on m'avait cru disparu et mort et comment c'était faux. J'aurais pu commencer en racontant comment mon père et ma mère, eux, étaient bel et bien disparus et morts, dans cet ordre ou dans l'autre. Ça aurait certainement fait un bon début d'histoire, mais comme ce n'est pas le plus important, je raconterai tout ça plus tard. J'aurais pu commencer cette histoire en racontant les premières années de ma vie pour convaincre le lecteur que, contrairement à tout ce qu'on a pu dire, ces années furent belles et généreuses en toutes choses. Mais de ça aussi, je me suis dit que j'en parlerais plus tard, quand le moment sera venu. J'aurais pu commencer en racontant de quelle façon on s'était rendu compte que je n'étais ni disparu ni mort et comment on était venu me chercher. J'en parlerai aussi, car la manière dont ça s'est passé est si étonnante, qu'elle provoquera chez le lecteur l'apparition de quantité de réflexions sur le sens de la vie et l'ironie du destin. Mais finalement,

j'ai préféré commencer à un point assez proche d'aujourd'hui, c'est-à-dire en ce jour de novembre où, après plusieurs heures de vol, après mon premier face-à-face avec l'hiver européen (avec son horrible visage grisâtre et son air aussi glacé et puant que l'haléine d'un mort), une dame m'avait conduit dans le bureau de mon oncle et m'avait demandé d'attendre un instant.

La dame était venue me chercher à l'aéroport. Pour rendre ce récit un peu plus vivant, il faut que je vous la décrive, mais avant de vous la décrire, il faut que je précise qu'à ce moment-là, j'étais dans un état qu'un psychologue qualifierait de « perturbé ». J'avais été arraché avec une certaine brutalité à tout ce qui constituait mon univers, j'avais l'impression que ma vie était finie, j'avais à la fois envie de mourir et de tuer, et le long couloir des débarquements, décoré de publicités dont le bonheur artificiel me faisait l'effet d'agressions manifestes, m'apparaissait comme un chemin de croix, comme la route vers le Golgotha.

Au bout de ce chemin, après avoir récupéré mon bagage ridiculement maigre, vêtu du training crasseux que je traînais depuis mon départ, j'avais donc rencontré la première personne de mon nouvel univers. C'était une dame, une dame qui m'avait reconnu dans la petite foule. Sans doute lui avait-on donné une photographie. Quand j'avais passé la porte, au milieu de visages inconnus, j'avais vu un bras qui s'agitait, un regard qui cherchait le mien.



Obéissant, soumis, docile, piégé par le mauvais sort, je m'étais approché.

Cette dame était une créature trapue, courte sur pattes, avec quelque chose dans l'aspect général, de la forme des jambes à l'étroitesse du regard, qui m'évoquait le tapir lorsque, le soir venu, il cherche fiévreusement un endroit où dormir. Elle avait une peau blanchâtre, vaguement gélatineuse et, pour une raison qui m'échappait, elle avait donné à ses cheveux une coloration orangée assez proche de celle d'un métal corrodé.

Elle m'avait dit : « Bonjour, je suis Audrey, la secrétaire d'Alain. » Elle m'avait demandé si j'avais fait bon voyage et, écoutant à peine ma réponse, elle s'était mise au volant d'une voiture démesurément grande qu'elle avait eu un mal fou à sortir du parking. En gémissant pendant les manœuvres, elle m'avait dit que ce n'était pas la sienne.

Entre l'aéroport et la ville, nous avons traversé une campagne grise et boueuse qui n'inspirait que des idées moroses et surtout qui ne faisait qu'intensifier ma rage de voir ainsi s'échapper ce que je considérais comme mon destin. Cette campagne, que vous connaissez sans doute et qui n'a sans doute pour vous que l'aspect de la banalité la plus triviale, était pour moi totalement nouvelle. J'y voyais ce que vous ne voyez plus : la laideur de la végétation domestiquée, une nature qui a rendu les armes et qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, des arbres tordus par la honte, une herbe pourrie, brunâtre, désolante.

Enfin, nous étions arrivés dans ce lieu grotesque qui serait désormais, hélas, « ma ville ».

Cette ville, « ma ville », n'était pas une grande ville, c'était plutôt une ville de « taille moyenne », m'avait dit la dame (sans que je sache à quoi cela pouvait correspondre). Ma ville était donc une ville de taille moyenne dont la noirceur, en cette fin d'après-midi hivernale, la faisait ressembler à un morceau de charbon taillé. Des commerces dont je ne comprenais pas encore la nature tentaient en vain d'égayer le tableau général en affichant des couleurs acidulées, mais il fallait bien reconnaître que ça ne marchait pas... En vertu de la règle voulant que, lorsqu'on veut cacher le malheur on le renforce, ça empirait même les choses.

Et puis nous étions arrivés devant l'imposante construction de la maison communale « d'inspiration néoclassique », m'avait encore dit Audrey, qui m'avait fait entrer par l'arrière pour plus de discrétion.

## 2.

Debout, seul dans ce bureau où l'on m'avait conduit, je m'étais rendu compte que c'était la première fois, de toute ma vie, que j'attendais quelqu'un. Je n'aimais pas ça, l'attente, cette étrange sensation où se mêlaient la colère, la honte et la peur.

J'avais serré les poings, j'avais repensé à tout ce que j'avais appris, j'avais repensé à la forêt, à la nuit, à la peau veloutée de Septembre, à son odeur de mangue fraîche, à son visage, à son sourire, à ce qu'elle m'avait dit quand elle avait su que je partirais, à la confiance que j'avais vue dans son regard, à l'amour que j'avais senti dans sa voix, et finalement la honte et la peur avaient disparu. J'étais parvenu à ne plus ressentir que de la colère.

Une humeur claire et nette.

Une humeur saine.

J'avais regardé autour de moi : un parquet verni, un imposant bureau en bois noble surmonté d'un ordinateur. Sur un mur, sous cadre, un article de presse annonçant une victoire électorale accompagné

d'une photographie, celle d'un homme en costume, souriant, la cinquantaine potelée, serrant la main d'un autre homme plus âgé, le tout sous les objectifs de photographes réunis là comme pour une grande occasion. À travers la fenêtre qui donnait sur une rue en pente, tout autour de moi et pareille à une sombre hémorragie, je voyais s'étendre la « ville de taille moyenne ».

À cet instant, j'avais pris la décision de la détester autant que je le pourrais, avec détermination, sans faiblir, sans plier comme l'avait fait, face aux intempéries, le grand arbre millénaire au pied duquel, à la fin de la dernière nuit, j'avais laissé Septembre, nue, noire, endormie.

### 3.

Et puis mon oncle, Alain, était arrivé.

Il était arrivé mais, avant d'être là, ça avait d'abord été des pas lourds dans le couloir: *bam-bam-bam!* Le cuir des semelles contre le bois du parquet, une cadence assurée, presque martiale. Les pas de quelqu'un qui est *chez lui* et qui veut le faire savoir. Les pas de quelqu'un qui s'arrête *s'il veut*. Des pas qui se fichent de faire du bruit. Et puis (toujours avant qu'il ne pousse la porte et que je ne le voie) ça avait été sa voix. Cette voix qui s'approchait, désincarnée, menaçante: des éclats de « oui! », « non! », de « j'en sais rien, débrouillez-vous! ». Une voix qui m'avait glacé le sang comme le roulement mauvais d'un orage.

Je m'étais forcé à sourire. J'avais adopté une attitude dégagée, j'avais respiré profondément une première et puis une seconde fois, bref j'avais fait tout ce que Cul-Nu – Cul-Nu qui serait pour toujours mon vrai père – m'avait appris. Et, comme Cul-Nu me l'avait appris, j'avais sorti Charles Baudelaire de ma

mémoire : *Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,  
La fête de la Vie?*

Et cette phrase à la fois limpide et mystérieuse, cette phrase si douce et si menaçante, m'avait rendu parfaitement prêt à accueillir celui qui, je le pressentais, était mon ennemi.

## 4.

Avant de vous raconter ma première rencontre avec mon oncle, il faut sans doute à présent que je vous raconte comment, alors que tout allait bien pour moi, les choses se sont soudain mises à aller de travers. Comme c'est souvent le cas avec les ruptures dans le destin, tout s'est mis à aller de travers par un improbable coup de malchance. Tout s'est mis à aller de travers à cause d'événements qui m'étaient, en apparence, totalement étrangers, mais dont les liens de causalité (évidents a posteriori) me font croire aujourd'hui que « les choses étaient écrites ».

Serguey Brin et Larry Page, les fondateurs de Google et les concepteurs du service Google Street View, n'imaginaient certainement pas qu'ils seraient les artisans de la fatalité qui allait briser ma vie, qui déchirerait mes rêves et qui réduirait à néant tous mes espoirs en envoyant valser, d'un revers de la main, tous les projets que j'avais élaborés avec tant de peine.

Lorsque les voitures de Google eurent couvert l'intégralité des continents américain et européen,

lorsqu'elles eurent ramené leurs images, capturées avec leurs caméras à trois cent soixante degrés, de chaque route, rue et ruelle, le public se lassa et son intérêt se teinta d'exotisme, se chargea d'un brûlant désir d'aventure qui lui serait offert, comme un cadeau, pour peu qu'il possède une connexion haut débit.

C'est comme ça que des voitures appartenant à des sociétés sous-traitant le géant de l'informatique commencèrent à arpenter méthodiquement les chemins sud-américains, centrasiatiques et, bien entendu, africains. On roula sur des sentiers chargés de boue ou de poussière, on grimpa le long de cols rocaillieux menant aux villages isolés de l'Altiplano, on se fraya des passages au travers des végétations visqueuses de l'Amazonie, on roula avec obstination sur des pistes de brousse empruntées par le bétail famélique du Niger, du Gabon ou du Congo. On photographia des routes improbables partant de nulle part et se perdant, après quantité de lacets équivoques, au seuil de hameaux peuplés de chiens borgnes et de vieillards lyophilisés. On photographia, mètre par mètre, les millions de chemins, de sentiers, de saignées faits de sable, de terre ou de pierre qui, comme un gigantesque réseau veineux, irriguaient de vie la surface presque infinie de ces continents.

Rapidement, une mode assez particulière vit le jour parmi les internautes désœuvrés, c'est-à-dire un nombre conséquent, il s'agissait d'explorer



virtuellement ces lieux oubliés pour en ramener les images les plus singulières possible, de manière à s'assurer quantité de likes et de retweets. On s'offrait ainsi, pendant un moment, dans une vie d'anonymat, l'illusion d'être un leader d'opinion. Il y eut la photographie du petit singe perché sur un monocycle le long d'une autoroute (9 875 likes, 4 078 partages), celles d'une jambe dépassant d'un coffre de voiture (10 965 likes, 6 789 partages), d'une prostituée obèse faisant un doigt d'honneur à l'objectif (30 154 likes, 9 867 partages), d'un tigre sur une aire de station-service, d'un homme endormi dans une poubelle, d'une plantation de cannabis au Venezuela, d'un couple faisant l'amour dans une décharge de pneus, et puis il y eut aussi l'étrange image, capturée au hasard d'une piste de brousse, d'un jeune garçon blanc au milieu d'un groupe de jeunes hommes noirs (90 425 likes, 80 763 partages).

La photographie avait été repérée par un internaute anglais du nom de Pagan{99}, qui était tombé dessus par hasard en cherchant des images du village natal du célèbre avant-centre international, Zola Mukanga. Il l'avait immédiatement postée sur sa page Facebook au milieu d'interviews de joueurs de Chelsea et d'images de Ferrari (avec des filles en maillots de bain caressant les carrosseries écarlates). L'image avait été partagée par cinq personnes, dont un certain Elijah Diaz, qui était le neveu d'un journaliste qui s'occupait de la page « Fun » de la version

en ligne du *Bristol Post*. Elijah Diaz l'avait mise en ligne sur le site du journal, accompagnée d'un commentaire laconique: « *The Son of Tarzan* ».

En quelques mois, comme beaucoup d'autres images cocasses, absurdes ou bizarres, la photographie fit le tour du web: de Facebook, elle fut récupérée par les sites Konbini et Ufunk (*art, gadget and amazing stuff*), ensuite dans une série photographique de *Vice Magazine* portant sur « l'Afrique punk », puis dans le *Huffington Post* France dans un article sur la culture digitale et finalement elle fut repostée sur Facebook où elle attira l'attention d'un certain Jean-Marc Dumont, journaliste à la retraite qui, quinze ans plus tôt, avait couvert l'enquête sur le crash du vol Paris-Le Cap AF 267.

## 5.

Mon oncle finit par ouvrir la porte. C'était le quinquagénaire se trouvant sur la photographie encadrée. Il était assez grand, il me dépassait en tout cas d'une bonne tête. Son corps massif avait la forme particulière de ces gros dont la graisse est posée sur une musculature solide et qui gardent, à l'image de l'hippopotame, une certaine élégance. Il avait le teint rouge de l'amateur de viande et de vin; à l'annulaire de sa main gauche, un anneau d'or, pareil à un garrot, étranglait la chair.

Il avait donc une femme.

Je décidai que ce serait là notre seul point commun.

Durant un bref instant, il me regarda, il m'évalua, ensuite il plissa les yeux et la bouche dans ce qui ressemblait au simulacre (assez réussi) d'un sourire chaleureux. Il s'approcha de moi en me tendant une main aussi grande et dodue qu'un poulet d'élevage.

— Charles! me dit-il, je suis tellement heureux.

Je lui serrai la main.

Il fallait que je le mette en confiance.

La confiance, c'était la base de tout.

## 6.

À présent, pour que tout le monde comprenne bien comment ça s'est passé, je suis obligé de parler encore un peu de ce journaliste, Jean-Marc Dumont. Mais attention, Jean-Marc Dumont ne sera qu'un personnage très secondaire dans cette histoire, un simple catalyseur, un personnage qui disparaîtra une fois que j'aurai passé le cap de ces premiers chapitres.

Jean-Marc Dumont, obscur journaliste dans un obscur journal d'une obscure province, fut celui qui avait couvert avec le plus de détermination le drame du vol Paris-Le Cap AF 267. Sans doute voyait-il là l'occasion de signaler son talent d'auteur aux lecteurs de son journal, peut-être espérait-il mettre la main sur « quelque chose d'important », peut-être plus simplement s'intéressait-il aux accidents d'avions et aux tragédies liées aux transports (il avait déjà fait quelques beaux articles sur le naufrage du *Costa Concordia*). Évidemment, avec le crash de l'airbus, ses articles se pimentaient du fait qu'à bord de l'avion se trouvait une personnalité politique sans aucune

envergure internationale, mais avec une certaine importance locale.

Au moment du drame, pris autant par l'émotion que par l'ambition, il avait donc écrit cinq ou six articles qui étaient surtout des compilations d'avis d'experts et de témoignages. Et puis, du temps avait passé, Jean-Marc Dumont s'était rendu compte que ses articles n'avaient pas particulièrement attiré l'attention sur lui et il avait continué, un peu amer mais résigné, à couvrir des matchs de volley, des élections locales et des inaugurations sans importance. Le crash de l'avion avait disparu du champ des émotions, remplacé par un tremblement de terre au Japon, puis une bombe dans le métro de Londres, puis un incendie à Washington, puis une prise d'otages au Moyen-Orient.

Mais, des années plus tard, Jean-Marc Dumont tomba sur cette photographie d'un jeune garçon blond au milieu d'une bande de jeunes garçons noirs et cette photographie l'avait ramené des années en arrière.

Grâce aux données EXIF de l'image, il avait les coordonnées exactes de l'endroit où elle avait été prise et il tenta de contacter les autorités locales. Après six mois passés à écrire des mails, à tenter des coups de téléphone et même à envoyer des courriers papier à l'ambassade, au consulat, aux responsables de la province, de la commune ou d'un village proche de l'endroit où était passée la voiture sous-traitant

pour Google Street View, Jean-Marc dut se rendre à l'évidence que manifestement il n'y avait tout simplement pas d'autorités locales.

Alors, le cœur et l'âme chauffés à blanc par la flamme du journaliste qui brûlait encore en lui, il avait eu l'idée de se rendre sur place.

C'est à ce moment-là qu'il avait contacté mon oncle, Alain VanHout, pour lui faire part de sa théorie : quinze ans plus tôt, son frère Guy VanHout, bourgmestre (dont il avait aujourd'hui pris la succession) et président de la fédération régionale du Parti (comme lui aussi), son épouse Michelle et leur bébé de trois mois, Charles, ainsi que les trois cent vingt passagers et membres d'équipage de l'airbus A330 du vol Paris-Le Cap AF 267 avaient disparu des écrans radars. Les recherches avaient fini par localiser des débris dans une zone à cheval entre le Congo, la RDC et la République centrafricaine. La France et la Belgique avaient dépêché des secours et des experts, les données récupérées dans la boîte noire avaient permis de conclure qu'une dépressurisation de la carlingue (trouvant son origine dans une fissure qui était passée inaperçue lors de l'entretien de l'appareil) était la cause probable du drame.

De nombreux corps avaient été retrouvés, d'autres avaient disparu, ce qui était dans l'ordre des choses, vu qu'en quelques jours, dans ce lieu sauvage, les bêtes avaient eu tout le temps d'en dévorer un certain nombre. Par conséquent, on ne s'étonna pas

lorsque, après avoir identifié ce qu'il restait de Guy et Michelle VanHout, on ne trouva pas trace du malheureux petit Charles.

Cinq kilos de bébé, un gros vautour était bien capable d'emporter ça à des kilomètres.

## 7.

Après m'avoir serré la main et me désignant un fauteuil face à son bureau, mon oncle m'avait dit de m'asseoir.

J'avais obéi.

Mon oncle était resté debout et, lui si grand, moi assis, il me regardait maintenant comme on regarde un curieux insecte, avec une expression où se mêlaient la pitié, l'embarras et sans doute un peu de dégoût pour une forme de vie inférieure. Pendant qu'il faisait mine de chercher des mots, j'avais eu la conviction qu'il les avait déjà préparés depuis longtemps, que cette hésitation relevait juste de la mise en scène et que cet homme faisait partie de la redoutable espèce des manipulateurs.

— Tu sais, finit-il par dire, nous sommes tous bouleversés que tu sois là. C'est un très grand bonheur... Je me doute que tu as dû vivre et traverser des épreuves terribles... L'Afrique, c'est... c'est (ici, il fit un geste de la main comme pour chasser des images épouvantables qui lui seraient venues devant



les yeux)... Enfin, écoute (il posa sa main droite, lourde et massive, sur mon épaule), tu vas venir vivre à la maison, on t'a préparé une chambre, tu seras chez toi... Murielle (je ne savais pas qui était Murielle) a préparé tout ça. Frédéric et Aurore (je ne savais pas non plus qui étaient Frédéric et Aurore) sont très impatients. Tu vas rencontrer tout le monde ce soir, ça va bien se passer. Bon, autre chose (il regarda sa montre, il parlait depuis deux minutes, mais il commençait manifestement à en avoir marre, il devait avoir des rendez-vous plus importants), tu es mineur... Comme tu as été identifié grâce aux tests ADN, l'aspect administratif a été réglé assez rapidement... Tu as une carte d'identité, Audrey va te la donner, mais tu es aussi soumis à l'obligation scolaire... Je ne sais pas où tu en es, quel est ton niveau... Sans doute que ça ne sera pas facile pour toi de rattraper ton retard sur les autres, mais tu feras ce que tu peux... L'important, c'est ça : que tu fasses ce que tu peux. Ce sera pour la semaine prochaine. Tout ça, ce sont de gros changements, je m'en doute, on m'a conseillé de t'emmener voir « quelqu'un », pendant un certain temps... Quelqu'un à qui tu pourrais parler (il voulait sans doute me parler d'un psychologue) et qui pourrait t'aider à traverser tout ça.

Encore une fois, il regarda sa montre.

— Excuse-moi, mais j'ai un rendez-vous... Bon, j'ai demandé à Audrey de te faire un peu visiter la ville.

Vous en profiterez pour acheter quelques affaires à te mettre... je veux dire, des affaires plus appropriées... (bref regard vers mon training crasseux).

Il fit un geste (sa main heurtant mon épaule) qui se voulait comme une sorte de tape amicale ou paternelle. Pendant une fraction de seconde, il hésita à m'embrasser et finalement il y renonça et il me laissa seul.

## 8.

Ce que je sais des premiers mois de ma vie, je le tiens de Cul-Nu. Je suppose que, comme à son habitude, il a dû partiellement arranger le récit qu'il me fit, mais je suppose aussi que, comme à son habitude, ces arrangements n'étaient faits que dans le seul but de rendre le récit plus vivant, rien d'autre. Les mensonges sont autorisés, s'ils rendent l'histoire meilleure.

Le crash avait eu lieu à l'aube, à quelques centaines de mètres de l'endroit où Cul-Nu et ses compagnons avaient établi leur campement. À cette heure où l'humidité de la terre remonte en longues volutes fantomatiques le long des troncs déformés par les ganglions de l'âge, règne un silence bref et équivoque: les animaux de la nuit se sont tus et ceux du jour dorment encore.

Le rugissement des réacteurs et de la carlingue frappant la canopée à plus de cinq cents kilomètres à l'heure avait brisé ce silence et avait brutalement réveillé les quelques hommes qui s'étaient endormis

à proximité. Ce bruit leur avait fait revenir les images cauchemardesques de la guerre, dont ils ne savaient eux-mêmes s'ils l'avaient fuie ou gagnée, et ils s'étaient précipités à l'endroit où l'avion avait tenté, sans succès, son atterrissage en catastrophe.

Au milieu de la forêt déchirée, péniblement éclairée par un soleil à peine levé, ils tombèrent sur une scène absolument désolante, qui aurait tiré des larmes à n'importe qui. À n'importe qui sauf à des hommes qui, comme eux, avaient déjà une certaine habitude de l'enfer et de ses tableaux : l'avion s'était ouvert en plusieurs parties, des morceaux de queue, d'ailes, de réacteurs et de carlingue traînaient un peu partout. Échappés de la soute, pareils à un pollen multicolore, des valises et des sacs de voyage s'étaient répandus sur plusieurs centaines de mètres, au milieu de morceaux de corps, de fauteuils arrachés et de plateaux-repas attirant déjà ces petites mouches africaines, si zélées quand il s'agit de la mort.

Au fil de leurs années de guerre, le caractère de Cul-Nu et de ses compagnons s'était fait pragmatique. Après s'être assurés qu'il n'y avait aucun survivant, indifférents à l'enfer au milieu duquel ils se trouvaient, ils avaient copieusement déjeuné des petits pains et du jambon trouvé dans le frigo presque intact de l'avion et ils s'étaient servis parmi le lot d'excellentes paires de chaussures de marche ou de baskets de marques que ces Européens ne manquaient jamais d'emporter quand ils partaient

à l'étranger. Ils prirent aussi quelques-unes de ces bonnes vestes imperméables en gore-tex, si pratiques sous ces latitudes humides, et ils s'emparèrent enfin d'autres vêtements à l'utilité moins évidente : des robes de soirée, des strings, des maillots de bain...

Quand on n'a rien de rien, on apprend à prévoir.

On prit aussi des lunettes de soleil, des montres (dont une très belle Omega Dark Side of the Moon et une Rolex Explorer), des appareils photo, des tablettes multimédias, des bijoux, enfin tout ce qui pouvait éventuellement être revendu ou échangé sur les marchés de la ville. Cul-Nu, qui était coquet, prit la casquette du commandant de bord, estimant (avec raison) que celle-ci soulignait parfaitement son autorité naturelle.

Puis, comme l'expérience lui avait appris que des cadavres de Blancs attireraient très rapidement d'autres Blancs, il donna le signal du départ.

Alors, portant ou traînant leurs valises Samsonite et Delsey nouvellement acquises et chargées des trésors tombés du ciel, ils s'enfoncèrent dans cette végétation qui leur servait de gîte.

Mais, au moment de disparaître dans la semi-obscurité de la forêt tropicale, Cul-Nu entendit, faible, ténu, fragile, un bruit que tout être humain reconnaît en un instant : celui des pleurs d'un bébé humain.

Ils avaient fait demi-tour et ils m'avaient trouvé.  
Miraculé.

Pas une seule égratignure.

Coincé entre une pile de couvertures et une pile d'oreillers.

Avec autour du poignet droit une gourmette en or gravée à mon nom : « Charles ».